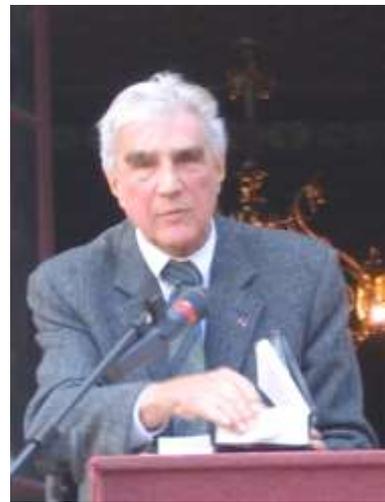


## Allocution de Jean Malaurie

### Pèlerinage de Médan 2005

#### « Émile Zola, une force primitive »



Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs, mes bien chers amis,

Nous voici donc réunis, par un temps de soleil, fidèles depuis 1903 à ce célèbre pèlerinage de Médan, en mémoire d'un des plus grands écrivains français, je dirais d'abord d'un grand homme.

Le premier pèlerinage était présidé par le célèbre musicien et compositeur, Alfred Bruneau, ami intime d'Émile Zola. Je salue la présence d'une de ses descendantes. C'est pour moi un rare honneur, ressenti profondément, que d'être à l'orée de la salle à manger de l'écrivain, après avoir visité son bureau d'où l'on domine ce lieu de mémoire, où cet homme de combat a médité, lutté. Il fut, pour reprendre l'expression d'Anatole France, « un moment de la conscience universelle ».

Médan : carrefour des naturalistes ; Flaubert, Maupassant ont ici réfléchi, dialogué ; Daudet, Huysmans, et aussi les peintres Manet et Pissarro, que Zola a passionnément aimés et défendus. Mais pourquoi moi, ici, à cette tribune ? J'ai consulté la liste des orateurs qui se sont succédé à cette tribune depuis 1903, tous éminents. Il est singulier que pour témoigner d'un des plus grands écrivains de la « science des mœurs », il n'y ait pas eu un seul anthropologue, aucune personnalité des sciences sociales. La France, pays d'Astérix, reste résolument sous le signe des castes, ce que l'on appelle « les disciplines » : il y a les « scientifiques » ; et puis... les « littéraires ». Un court instant, prenons le temps, si vous voulez bien me le permettre, de réfléchir à haute voix et avec vous sur cette singularité dont les racines sont plus profondes qu'on ne le croit, et qui renvoie à ces contre-forces stérilisantes que les communautés scientifiques inventent pour se protéger.

Les catégories, les structures élémentaires ? Les sciences dures d'une part et ce que l'on n'oserait plus appeler « les sciences molles », et, parmi celles-ci : les « littéraires ». Aujourd'hui encore, on peut lire sur le fronton de nos universités : « Faculté des Lettres **et** des sciences sociales ». Les « Lettres » ne seraient donc pas « scientifiques » ! Comme si les Lettres n'étaient pas essentielles à l'intelligence de l'homme qui est, rappelle en substance Jean-Jacques Rousseau, « la moins avancée de toutes les connaissances humaines ».

Dans un petit ouvrage appelé *L'Anthropologie*, François Laplantine, savant professeur d'anthropologie à l'Université de Lyon, écrit : « La musique, la poésie, la littérature, la peinture, la religion, sont des démarches beaucoup mieux indiquées que l'anthropologie pour nous faire coïncider avec les êtres. Mais elles ne sont pas l'anthropologie. Il n'est pas de science en effet, pas d'activité critique et pas même de recueil des faits, sans théorie. Le travail de l'anthropologue ne consiste pas à photographier, à enregistrer, à noter, mais à décider quels faits sont significatifs. Autrement dit, c'est une résolution théorique et absolument volontaire de construction d'un objet qui n'existe pas dans la réalité. »

Le scientisme. Oh oui ! Comme il faut s'en méfier, ainsi que de tous les positivistes. Ils sont mortifères. L'approche est délétère au point tel que dans les bibliographies pour les jeunes anthropologues, pour les ethnologues, pour les sociologues, vous ne trouverez pas Zola, vous ne trouverez pas non plus Molière, ni Shakespeare, ni Dostoïevski, ni Tolstoï, ni Goethe. Certainement pas Balzac. Ils ne sont pas « scientifiques ». Ils n'ont pas fait œuvre d'anthropologue. Ils n'ont pas le profil. Leur pensée est

sans profit pour comprendre la vie des sociétés, et les maîtres de la science humaine, dans la mouvance de Balzac et ses « Études de mœurs », avec Zola et son « Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire », et tous les naturalistes, sont ignorés des sciences sociales françaises.

Et chez les littéraires, la méfiance est d'un autre ordre : pendant quatre-vingt trois ans a été ignorée « l'œuvre dans l'œuvre » d'Émile Zola, c'est-à-dire ses *Carnets d'enquêtes*, qui ne figurent pas dans ses « Œuvres complètes ». Ces exceptionnels *Carnets d'enquêtes* que Terre Humaine a eu le grand honneur de faire paraître aux éditions Plon. Bien entendu, ils étaient introduits par mon ami Henri Mitterand. Je salue aussi la personnalité de Colette Becker qui a fait un travail admirable pour mieux faire ressortir, en particulier dans *Les Rougon-Macquart*, ce qui sous-tend la pensée du romancier.

Mais il est encore des centaines de pages d'Émile Zola qui sont inédites, c'est-à-dire inconnues. Pourquoi ? Parce qu'elles sont considérées par les littéraires – et je respecte ces littéraires, et je les lis, les admire, et je les aime – comme des matériaux pour l'élaboration d'une œuvre de fiction. Mais c'est beaucoup plus ; quand on est devant un génie, on ne fait pas de hiérarchie. Certes, on pourrait rétorquer : « mais Zola n'avait pas l'intention de les publier. » Qui le sait ? Ils ont été remis à la Bibliothèque nationale par Madame Émile Zola sans aucun interdit de publication. Ils attendaient que l'on veuille bien ouvrir ces dossiers, en prendre connaissance et enfin éditer ces pages extraordinaires de modernité et d'acuité d'observation.

Le temps a fait son œuvre. Les mentalités se sont complexifiées. Qui eût dit que ce que l'on a appelé « l'œuvre dans l'œuvre » allait prendre, pour certains, plus d'importance que le récit de fiction ? Pour nombre de spécialistes, dans le courant de la nouvelle histoire des Annales auquel j'appartiens, ce qui importe, très notamment, c'est l'infra-histoire, ressort des grands mouvements de société mais aussi clé de l'histoire grise, souvent pitoyable, de l'homo sapiens sapiens dans sa courte vie sans relief, monotone, en famille, dans son métier. Ces *Carnets d'enquêtes*, vous me permettrez d'en lire quelques extraits.

Nous sommes Place de la Bourse, à Paris. Zola entend la rumeur de la « corbeille » et, je lis :

Ce bruit constant se décompose ainsi. D'abord, un grondement continu, un roulement toujours semblable, pareil à un bruit de mer entendu de loin. Sourd, profond, une clameur égale. Cela doit provenir des conversations à voix haute, des paroles de la foule : c'est le souffle vivant et puissant de la foule. Puis là-dessus les cris spéciaux des agents, des commis à la rente et au comptant. Ici, ce n'est plus régulier, cela monte et cela descend. Un clapotis de voix qui se brisent. Une plus aigre par moments éclate, sans qu'on puisse jamais deviner ce qu'elle dit.

Ailleurs, dans un texte intitulé « Le ventre de Paris », c'est la nuit et nous sommes dans les Halles :

Des femmes, sous les rues couvertes, ont des bougies. Mais la plupart ont des lanternes. Effet d'un coup de lanterne sur un tas de légumes ; les carottes, les légumes, les navets blancs dans la lumière. Des conversations s'établissent : « Eh là-bas, la chicorée ! » « Vends-tu pour cent sous, et puis l'autre quatre francs, ça fera neuf francs... Et combien qu'y faut te donner, Marcel ? » Un homme en limousine : « Moi, je ne fais que la légume. » Des cris, des appels : « Louis ! » « Victor ! » Les marchandes ont presque toutes leur argent dans un sac. Au loin un hennissement de cheval, le braiment d'un âne.

Comment Zola écrivait-il ses *Carnets d'enquêtes* ? Le jour même ou peu de temps après avoir jeté sur le papier quelques notes cursives, il récrivait ce que je viens de vous lire, c'est-à-dire qu'il procédait à ce que l'on appelle un acte de création littéraire. Ses notes méritent évidemment d'être publiées. Ce ne sont pas, à la vérité, que des observations cursives, c'est une pensée et écriture. On attache beaucoup d'importance, et à juste titre, à la correspondance chez les écrivains – dix volumes publiés de la correspondance de Zola et 5000 lettres, contre-miroirs d'un créateur – ; ces *Carnets* sont non moins essentiels à méditer.

Le grand poète français de langue allemande Paul Ceylan disait : « Personne ne témoigne pour le témoin. » Quand j'étais chez les Inuit, dans des igloos de neige, sachant que j'étais souvent le dernier

témoin d'une société au sommet du monde, vivant à – 40 degrés, sans ressources, dans un désert absolu, entre deux famines, dans l'Arctique central, et pourtant, porteuse de lumière, je sentais bien qu'il fallait que je ressente tout, que je communique tout dans ce que Clifford Geertz appelle une « description dense », et je méditais avec humilité sur ce que l'on appelle la quête de vérité.

Le monde judiciaire a réfléchi, naturellement, sur ce problème qui lui est consubstantiel. La vérité. Dans une enquête, il y a, sous l'autorité d'un juge, ce que l'on appelle l'officier de police judiciaire. Dans ses investigations, il suit une procédure rigoureuse. Qu'une étape soit manquée, et l'enquête est annulée. Et puis, il y a le médecin légiste : son contre regard peut être dévastateur. Et après, il y a l'avocat de la partie civile qui, en s'opposant au procureur, scrute chaque fait, chaque étape, et peut mettre en pièces tout le dossier. Suprême arbitre, le jury, c'est-à-dire, dans le domaine littéraire, le lecteur.

Me rendant compte en 1955, au retour de mes expéditions, que cette vérité n'était pas exprimée comme il convenait dans notre littérature anthropologique, j'ai créé Terre Humaine, avec la volonté de rendre à l'observateur sa dignité. L'auteur y écrit en son nom. « J'ai vu. » Comme l'affirme avec éclat le célèbre anthropologue Claude Lévi-Strauss dans le deuxième livre de la collection, *Tristes Tropiques* : « Je hais les voyages et les explorateurs. » Tout est dit sur la première mouvance intérieure du père du structuralisme. La collection répond, selon le tempérament de chacun, à cette nécessité de faire savoir de l'auteur ce qui concourt à faire comprendre comment l'enquête a été menée : ce que l'on appelle « l'anthropologie réflexive ». Ainsi est donnée au lecteur la possibilité de savoir par quel filtre l'observation a été perçue. Marxiste, chrétien, idéologue, philosophe, naturaliste, poète : au moins faut-il le faire savoir. Par quelle méthode a-t-il procédé pour aboutir à telle ou telle conclusion ? Le dialogue a-t-il été heureux ? Quelles étaient les humeurs respectives de l'observateur et de l'observé ? L'observé se laissait-il aller ? Étaient-ce des propos extorqués, donnant, comme le font souvent les autochtones, la réponse qu'ils savent devoir plaire à l'enquêteur ? Ensuite, il est nécessaire que tout soit dit, et surtout les doutes. Cette méandrisation constante de la pensée implique, pour que le lecteur ne perde pas pied, que l'auteur ait du talent. C'est ce que, dans notre jargon universitaire, nous appelons l'anthropologie narrative. La collection, à cet égard, n'a pas beaucoup à se préoccuper car, étant réservée à des caractères, l'adage se vérifie : le style est l'homme.

S'engager sans hésiter ; certes, mais s'engager alors qu'on vient de milieux très différents les uns des autres. Terre Humaine a ce privilège, du fait du choix des auteurs, de brasser les milieux : un braqueur de banque, une illettrée, un grand philosophe, un condamné à mort, un anthropologue, un dominicain interpellant le Vatican, un sauvage Papou, un communiste chinois, un curé de campagne, un mineur de fond, un meunier, un grand poète comme Victor Segalen. Tous ces auteurs ont constitué cette singulière approche de regards croisés, cette tribu baroque qu'est Terre Humaine. C'est, à mon sens, la seule méthode pour pouvoir rendre compte de l'ombre d'une vérité dans le cours tumultueux de la vie et le brassage des destins.

C'est exactement ce qu'a voulu et réalisé Émile Zola. Émile Zola rassemble tous ces talents. D'abord l'observateur : dans une enquête, tout commence, comme le rappelle Claude Bernard, par le détail, ce petit détail qui peut faire basculer les certitudes. Rechercher le moindre indice. Puis vient le deuxième et redoutable rendez-vous avec la vérité : l'écriture. Et avec Zola, nous découvrons une force d'expression extraordinaire.

Anthropologie réflexive : Zola est vraiment à l'avant-garde. Quel ethnologue s'est soumis aux tests d'un médecin pour les cinq sens, d'un médecin psychologue comme le Docteur Édouard Toulouse. Le Docteur Édouard Toulouse a examiné Émile Zola sous tous les angles – physique, physiologique, psychologique, et jusque dans ses rêves sexuels – et Émile Zola va publier avant l'Affaire les résultats de ces tests. Quelle détermination tranquille de la part de cet écrivain célèbre qui ainsi ose se présenter nu face à l'opinion !

Les « Carnets d'enquêtes » sont rares. Je ne connais pas de carnets d'enquêtes publiés par les plus grands ethnologues contemporains. Marcel Griaule est une exception. En ce qui me concerne, j'ai 150 carnets. Les publierai-je un jour ? Il n'y a pas eu de carnets d'enquêtes de Flaubert. Balzac, chez qui le peuple était si souvent absent : pas de carnets d'enquêtes. Ils étaient dans sa prodigieuse mémoire. Maupassant : pas de carnets d'enquêtes. Dickens : pas de carnets d'enquêtes. Zola ? Oui,

un cas unique dans la littérature. Et l'on découvre au fil des pages un Zola qui ne regarde pas seulement les Halles : il les hume, les respire, les vit, sans jamais les inventer ; il est animé, avec son regard si humain et profond, d'une passion violente, élémentaire.

J'aimerais, car c'est toujours ainsi que j'ai procédé dans ma vie, être soutenu par l'opinion. Aidez-moi, mes bien chers amis, à faire publier le tome 2 des *Carnets d'enquêtes* de Émile Zola qui nous manquent cruellement et auxquels avec Henri Mitterand, nous avons réfléchi. Voici quelques orientations sur cette plongée dans l'histoire sociale française : la condition ouvrière chez les métallos de Beauclair, analysée avec une telle précision, une telle connaissance de ce milieu, que l'ancien secrétaire général d'Usinor considère qu'il y a là une des analyses maîtresses non seulement de l'industrie métallurgique française à cette époque mais de sa structure financière, et avec une rare maîtrise ; filles-mères exploitées, méprisées, enfants abandonnés, nourrices ; « le hussard noir de la République » (l'instituteur laïque) ; les dossiers inédits de *Fécondité, Travail, Vérité, Justice* ; les remarquables enquêtes sur la ferveur religieuse des pèlerins à Lourdes et l'émotion intense pouvant conduire à des « miracles ». Voilà, sans être exhaustif, ce qu'avec Henri Mitterand nous souhaitons en toute première approche. Il faut encourager Henri Mitterand à être prêt pour 2008, c'est-à-dire pour le centenaire du transfert des cendres d'Émile Zola au Panthéon. Tout doit être connu d'Émile Zola, non seulement par les quelques-uns qui ont accès aux microfilms ou aux œuvres restreintes, mais par le grand public, c'est-à-dire vous, lecteurs.

Zola n'est pas seulement un écrivain, ce n'est pas seulement un artiste, c'est une force élémentaire, comme le rappelle Élie Faure. Oui, il est curieux de tout. Nous le voyons dans cette maison, sa ferme, dans le souci même de découvrir la photographie, de développer lui-même ses clichés dans un laboratoire qu'il invente. Ce qui le caractérise et qui est rare chez un intellectuel : ne pas hésiter à prendre les plus grands risques, alors que tout devient pour lui une cause : l'injustice sociale, l'ignorance esthétique, les français juifs bafoués, le Capitaine Dreyfus déshonoré à la suite d'une forfaiture de l'armée. L'Église, il l'interroge en se mêlant aux fidèles qui se dirigent vers la grotte miraculeuse de Lourdes : il essaie de comprendre ce qu'est une émotion religieuse chez des malheureux qui vont mourir. L'armée : il suivra sur ses itinéraires l'armée de Napoléon III en déroute jusqu'à Sedan. Il est engagé totalement, sans hésitation, jusque dans sa vie privée, avec une rare audace.

Dans ma vie qui est déjà longue, j'ai rencontré beaucoup d'aventuriers : en Alaska, au Canada, particulièrement dans la Sibérie profonde où vivent des hommes étranges, dans les ports, dans la vie publique. Zola est sans aucun doute un des plus grands aventuriers que j'ai découverts.

« J'accuse » : ce texte, vous le connaissez, mais on ne peut pas l'entendre sans être véritablement stupéfait de sa force d'appel. Je ne connais pas, dans toute notre littérature, un auteur indiscuté qui se soit engagé aussi totalement, corps et âme, pour la défense de la vérité. Même Voltaire dans l'affaire Calas n'est pas allé aussi loin ; même Georges Bernanos quand il défendait du Brésil la France libre et son idéal. Une fois encore, écoutons, ici même, à Médan, cette voix gaullienne : c'est un de nos grands textes d'orateur.

Dreyfus est innocent : je le jure, j'y engage ma vie, j'y engage mon honneur. à cette heure solennelle, devant ce tribunal qui représente la justice humaine, devant vous, Messieurs les jurés, qui êtes l'incarnation même du pays, devant toute la France, devant le monde entier, je jure que Dreyfus est innocent. Et par tout ce que j'ai conquis, par le nom que je me suis fait, par mes œuvres qui ont aidé à l'expansion des lettres françaises, je jure que Dreyfus est innocent. Que tout cela croule, que mes œuvres périssent, si Dreyfus n'est pas innocent ! Il est innocent.

La forfaiture de l'armée, il a su la dénoncer. Et l'abomination d'actes répétés d'escroquerie judiciaire, que jamais nous n'aurions pu imaginer venir du vieux pays qu'est la France, qui a défendu les droits de l'homme, qui s'est battue pour ces droits imprescriptibles en 89, 92, 93, sur tant de champs de bataille. Cette vague d'antisémitisme issue de la France profonde, a été manipulée par une presse déchaînée, qui s'est révélée, à la fin des fins, tout à fait stupide. C'est grâce à Émile Zola que ce racisme à front de bovin est enfin sanctionné par la loi. Et la France d'en haut, d'en bas, cléricale, combiste, des campagnes et des villes, les humiliés et les vaincus, les socialistes et les bourgeois, ont été, grâce à lui, rassemblés, peu à peu apaisés, et la vérité étant établie par Émile Zola, mais aussi

par le Colonel Georges Picquart, la France a pu se dresser unie face à l'ennemi dans cette « grande guerre » inexpiable de 1914.

Je ne peux que saluer avec respect la création de ce musée consacré à Alfred Dreyfus, devenu pour l'histoire de la résistance une figure emblématique et même héroïque de l'armée française. Jamais le Capitaine Dreyfus n'a douté, et jusque dans sa solitude tragique de l'île du Salut, que cette armée française, colonne vertébrale du pays, à laquelle il était personnellement, spirituellement attaché, et qu'il aimait, lui rendrait justice.

Mais dans les quelques minutes qui me restent, je voudrais m'interroger avec vous sur un autre racisme. Le racisme antisémite, c'est hier. Mais un racisme encore plus profond qui est encore dans nos pensées – les nôtres, celles de chacun d'entre nous – c'est le racisme culturel. Regardez à la télévision les images de l'Irak : cent Arabes y sont tués, mais ce ne sont que cent Arabes. De même en Afrique noire, où des conflits dramatiques au Soudan, au Congo, sont évoqués comme des faits divers. Où que ce soit, nous sommes habités, nous les blancs, nous les occidentaux, par la conviction, que nous ont d'ailleurs enseignée l'Église et les sciences exactes, que nous sommes la vérité, et en avant dans l'histoire. Ecoutez le Président George W. Bush : il se ressent comme le visionnaire d'un peuple « élu » ou missionnaire, libérateur dans une pensée évangéliste. Les terroristes, ce sont les autres ! Ce qui justifie la transgression de normes juridiques internationales essentielles. L'immense Michelet l'avait dit :

Ces impuissants, ces incapables, *miserabili personae*, qui ne peuvent rien pour eux-mêmes, ils peuvent beaucoup pour nous. Ils ont en eux un mystère de puissance reconnue, une fécondité cachée, des sources vives, au fond la nature... Ces barbares, sauvages et enfants, [...] ils ont cette misère commune que leur instinct est inconnu, qu'eux-mêmes ne savent pas nous faire comprendre. Ils sont comme des muets, ils souffrent, s'éteignent en silence, et nous n'entendons rien.

L'œuvre d'Émile Zola est une dénonciation de l'injustice et de la sottise. Il fustige notre regard indifférent sur les conditions de la vie sociale, sur un peuple de la misère dont la force créative est annihilée par le malheur qui la frappe. Terre Humaine veut se situer dans cette haute lignée. « J'accuse » : et c'est Claude Lévi-Strauss, avec *Tristes Tropiques*. *Les Derniers Rois de Thulé* : pour les Inuit de Thulé, j'accuse. *Quand Rome condamne*, ce livre écrit par des Dominicains : pour les prêtres-ouvriers interdits par la curie romaine, j'accuse. *Les Veines ouvertes de l'Amérique latine* : pour le pillage multiséculaire de ce continent, j'accuse. *Du fond de l'abîme* : pour les Juifs du ghetto de Varsovie, j'accuse. *Moi Armand, né sourd et muet* : nié dans mon intelligence par la science médicale, j'accuse. *Les Naufragés* : pour les clochards de Paris, j'accuse. *Suerte* : pour un régime carcéral qui ne sait pas préparer l'avenir du détenu, j'accuse. *Rêves en colère* : pour les Aborigènes d'Australie, abominablement niés et persécutés par le pouvoir colonial britannique, j'accuse. J'accuse enfin – et nous sommes en l'an 2000 – le progrès, qui menace non seulement les hommes mais la terre même.

Le journal *Le Monde* m'interrogeait l'an passé sur ce qui me paraissait le fait saillant ayant caractérisé le millénaire. J'ai répondu sans hésitation : l'émergence des peuples premiers. La découverte de la diversité et de la complémentarité des cultures du monde. Voilà cinquante ans que je partage la vie des peuples premiers et que je poursuis leur étude. Ces peuples niés, méprisés, massacrés, dans leur pensée panthéiste, voire mystique, qui sait s'ils ne sont pas le levain de la nouvelle humanité qui se construit. L'ethnologie s'est affirmée trop tard pour qu'Émile Zola découvre cette vérité, qui s'accompagne d'un partage inique entre le Nord et le Sud.

Émile Zola a été notre inspirateur, à nous, les 85 auteurs « compagnons en Terre Humaine ». Et sans doute Émile Zola est l'un des plus grands. Son combat est exemplaire dans la résistance. Ce noble mot de résistance, qui nous faisait vivre dans les années glauques. Une volonté d'affranchissement des hommes, avec ce qui se révèle admirable de jeunesse créative chez Zola, dans une constante germination de l'esprit. S'il n'était pas mort prématurément, quelles œuvres encore n'aurait-il pas révélées ? Que nous préparait-il ? Un voyage en Palestine ! Il voulait s'interroger lui-même, enquêtant sur place, sur les dangers d'une cohabitation qui lui paraissait devoir être très difficile en Palestine entre ce peuple ashkénaze de si haute culture européenne et le peuple arabe, d'une religion et culture différentes.

La pensée d'Émile Zola est moderne parce qu'il avance avec une humanité en marche. Il n'est pas doloriste : l'humanité se construit, avec des siècles devant elle ; des millénaires, je l'espère. La vérité, elle aussi, est en marche. Oui, Émile Zola est une force primitive. Sans le moindre doute, un des inspireurs et visionnaires de notre histoire nationale.

*L'Anthropologie*, Payot, 1987.

Émile Zola, *Carnets d'enquêtes. Une ethnographie inédite de la France*. Présentation d'Henri Mitterrand, introduction de Jean Malaurie. Plon, « Terre Humaine », 1987.

Émile Zola, *Carnets d'enquêtes*, p. 53.

Émile Zola, *Carnets d'enquêtes*, pp. 365-366.

Presses de l'Université de Montréal et CNRS Éditions, 1978-1995.

*De la vérité en ethnologie...* Séminaire de Jean Malaurie 2000-2001 (EHESS), ouvrage collectif publié sous la coordination de Dominique Sewane, Paris, Éd. Economica, coll. Polaires, 2002.

*Terre Humaine. Cinquante ans d'une collection. Entretien avec Jean Malaurie*. Préface de Jacques Chirac, Président de la République, introduction de Jean-Noël Jeanneney, Président de la Bibliothèque nationale de France. Paris, Bibliothèque nationale de France, 2005.

« Déclaration au jury », *La Vérité en marche*.

Jules Michelet, *Le Peuple*, p. 194-195

Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*. Plon, « Terre Humaine », 1955.

Jean Malaurie, *Les Derniers Rois de Thulé. Avec les Esquimaux polaires face à leur destin*. Plon, « Terre Humaine », 1955.

François Leprieur, *Quand Rome condamne. Dominicains et prêtres-ouvriers*. Plon, « Terre Humaine », 1989.

Eduardo Galeano, *Les Veines ouvertes de l'Amérique latine. Une contre-histoire*. Plon, « Terre Humaine », 1981.

Hillel Seidman, *Du fond de l'abîme. Journal du ghetto de Varsovie*. Plon, « Terre Humaine », 1998.

Armand Pelletier et Yves Delaporte, *Moi Armand, né sourd et muet... Au nom de la science, la langue des signes sacrifiée*. Plon, « Terre Humaine », 2002.

Patrick Declerck, *Les Naufragés. Avec les clochards de Paris*. Plon, « Terre Humaine », 2001.

Claude Lucas, *Suerte. L'exclusion volontaire*. Plon, « Terre Humaine », 1996.

Barbara Glowczewski, *Rêves en colère. Alliances aborigènes dans le nord-ouest australien*, Plon, « Terre Humaine », 2004.

Cf. l'article de Maurice Le Blond (« Les personnages juifs dans l'œuvre d'Émile Zola », *La Revue juive de Genève*, n°37, avril 1936, p. 314) : « Un sujet l'attirait entre tous. C'était le Sionisme. Il me parla même d'un voyage possible en Palestine, qu'il n'envisageait pas, d'ailleurs, sans appréhension. La pensée d'une soudaine intrusion de l'exotisme dans son œuvre l'enchantait. Il sentait la nécessité de renouveler sa palette, et l'occasion à ses yeux paraissait merveilleuse.. »